

Bis p 35365-10/2



JEAN-ANTOINE VERDIER

Général de Division

Pair de France



Comte de l'Empire

*Grand-Croix de
la Légion d'Honneur*

J. A. Verdier

UN TOULOUSAIN OUBLIÉ

LE GÉNÉRAL VERDIER

(1767-1839)

PAR

AXEL DUBOUL

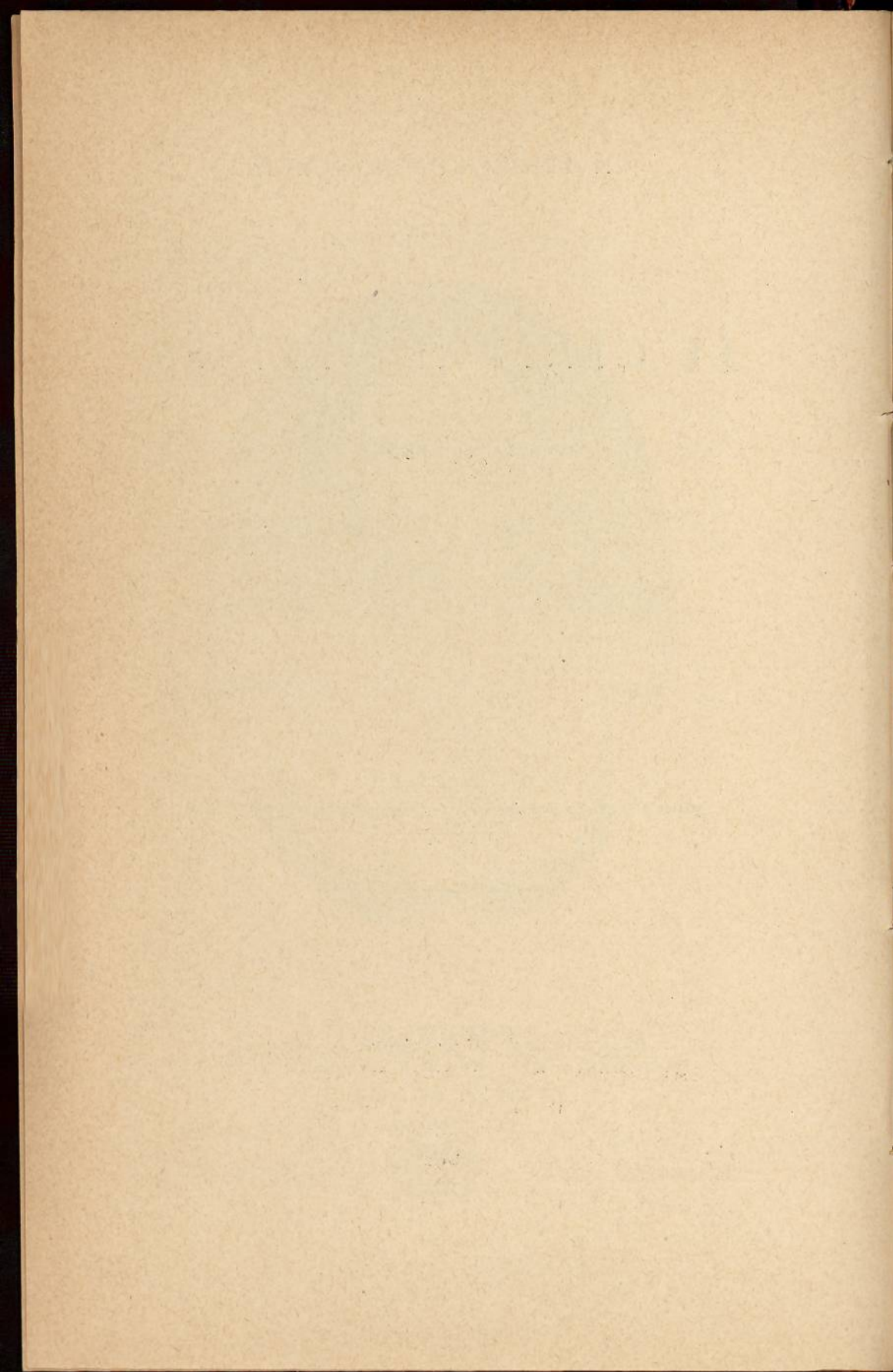
Extrait de la *Revue des Pyrénées & de la France méridionale* (Sept.-Déc. 1892.)

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1892



UN TOULOUSAIN OUBLIÉ

LE GÉNÉRAL VERDIER

PAR M. AXEL DUBOUL

I. — LE SOLDAT DE 1785.

Le 2 mai 1767 fut un jour de joie & de fête dans le modeste ménage de Jean Verdier, tailleur de pierre, & de Marie Montaignac, établis à Toulouse, non loin de l'église paroissiale de Saint-Etienne.

Les deux époux souriaient à un enfant nouveau-né, qui doucement reposait en son humble berceau. Ils se laissaient aller aux rêves d'un avenir lointain & croyaient voir se dérouler sous leurs yeux toute une existence qui commençait à peine : leur fils grandissait auprès d'eux, devenait un vaillant ouvrier comme son père, passait maître en son art & soutenait un jour leur vieillesse de son labeur reconnaissant.

La Providence en avait autrement décidé, & si, dans la joie de leur bonheur paisible, il leur eût été donné de devancer les années & d'assister aux grands événements qui allaient bientôt bouleverser la France & l'Europe, leur cœur seul eût pu reconnaître le fils du pauvre artisan sous le brillant uniforme du général de division, comte de l'Empire, pair de France & grand croix de la Légion d'honneur.

Le lendemain de sa naissance, l'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux de Saint-Etienne par Antoine Chastel, marchand, & Jeanne Paraire, qui lui donnèrent le nom d'Antoine. Cependant, il s'appellera & signera plus tard Jean-Antoine Verdier.

Les ressources du tailleur de pierre étaient fort modestes. Son fils ne reçut qu'une instruction assez incomplète ; mais une imagination ardente & un caractère éminemment tenace l'entraînèrent bientôt vers la carrière des armes. A peine adolescent, il s'enrôla, le 18 février 1785, dans la Fère-Infanterie, commandé par le vicomte de Saint-Chamans, puis par le comte de Chabrillant.

Nous n'avons pas à suivre le jeune soldat dans les garnisons de Wissembourg, Strasbourg & Phalsbourg, où le régiment déploya successivement ses bannières à quatre quartiers : jaune, rouge, bleu & violet. Il est inutile aussi de rappeler la destitution du comte de Chabrillant & son remplacement par le comte de Boyer, qui paya 40,000 livres la charge de son prédécesseur ; la réorganisation militaire de 1791, qui fit du régiment de la Fère, le 52^{me} d'infanterie ; son envoi à Belfort, puis dans le Comtat-Venaissin, où il eut à réprimer les brigandages des bandes commandées par Jourdan-Coupe Tête¹.

Au moment où le 52^{me} d'infanterie quitta le Comtat-Venaissin, à destination de Toulon & de la Corse, Verdier obtint un congé de semestre, le 1^{er} août 1791. Il portait, depuis quelques mois à peine, les insignes de caporal-fourrier, qui lui avaient coûté plus de six années de présence sous les drapeaux.

L'avenir était peu brillant alors pour les enrôlés. Sauf quelques rares exceptions, la plupart ne tardaient pas à reconnaître l'inutilité de leurs efforts & de leurs services pour faire oublier l'obscurité de leur naissance. L'invincible obstacle de la roture les obligeait à restreindre leur ambition dans le cadre étroit des grades inférieurs, où ils végétaient jusqu'à la fin de leur carrière. Mais les temps allaient changer & le moment approchait où l'on pourrait dire que chaque soldat français portait le bâton de maréchal dans sa giberne.

Le jeune caporal revint à Toulouse. L'ancienne capitale du Languedoc n'était plus qu'un simple chef-lieu de département ; le Parlement, cette grande magistrature dont la puissance contrebalançait le pouvoir royal, avait disparu ; les capi-

1. *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par le général Suzane.

tous avaient fait place aux officiers municipaux, choisis par le corps électoral ; les privilèges étaient abolis ; l'Assemblée Nationale avait proclamé l'égalité des citoyens & soumis à une loi commune tous les membres de la grande famille française.

Sur les bases puissantes établies de 1789 à 1791, l'Assemblée Législative vint continuer avec ardeur la grande œuvre de réorganisation sociale que les folies sanguinaires de ses successeurs devaient si gravement compromettre, en la souillant de honte & de sang. Déjà le canon grondait à la frontière ; les monarchies étrangères & les émigrés n'admettaient ni les restrictions apportées à l'absolutisme du pouvoir royal, ni la suppression des privilèges accordés aux hasards de la naissance ou de la fortune.

Le peuple, fier de ses libertés conquises, était prêt à combattre à outrance la révolte aussi bien que l'invasion. A l'appel de l'Assemblée Nationale, en juin & juillet 1791, les bataillons de volontaires s'étaient rapidement organisés dans les départements & la Haute-Garonne n'avait pas été la moins active à fournir un nombreux contingent.

II. — LE VOLONTAIRE DT 1792.

Verdier s'enrôla au 2^{me} bataillon, dans le district de Rieux. Les citoyens Féraud, premier lieutenant-colonel, & Deprat, commissaire civil, nommés par le Département pour organiser le bataillon à Toulouse, lieu du rassemblement, donnent à l'ancien caporal de la Fère le titre d'adjudant-major, dès le 24 janvier 1792¹, & ils déclarent que la nomination des officiers a été faite conformément aux dispositions du décret du 4 août précédent. Or, l'article 18 exigeait que les fonctions d'adjudant-major fussent réservées à un officier en activité ; aussi les états de service de Verdier ne lui reconnaissent que le grade d'adjudant sous-officier, nommé par le Directoire du département, le 18 février suivant. Ils n'indiquent pas d'ailleurs la date à laquelle il devint adjudant-major.

1. Archives départementales, série R, liasse 3.

Ce fut probablement à cette époque que Verdier rencontra pour la première fois l'adjudant général Augereau, qui faisait partie des troupes établies au camp du Mirail, aux portes de Toulouse. Notre volontaire allait débiter, ou plutôt recommencer sa carrière, sous les ordres de ce vaillant soldat & parcourir avec lui la plupart des grands champs de bataille de l'Europe, où la victoire fut si longtemps fidèle au drapeau de la France.

Peu de temps après, le 2^{me} bataillon de la Haute-Garonne fut envoyé en garnison à Carcassonne par ordre du prince de Hesse, commandant la 10^{me} division, puis à Joyeuse, dans l'Ardèche. Les volontaires ne demandaient qu'à partir pour la frontière & leur patriotisme suivait avec anxiété les mouvements des armées espagnoles, qui se concentraient aux deux extrémités des Pyrénées. Ils étaient prêts à marcher, lorsqu'un décret, portant à huit cents hommes l'effectif réglementaire, vint différer leur départ & celui de toutes les troupes dont les cadres étaient encore incomplets.

Le général Danselme en informa les départements en les invitant à redoubler d'efforts pour se conformer aux prescriptions de la loi; de son côté, le conseil du bataillon eut recours directement aux administrateurs de la Haute-Garonne & leur demanda, le 1^{er} octobre 1792, de lui envoyer sans retard cent quatre-vingt-huit hommes pour compléter l'effectif d'entrée en campagne. La signature de l'adjudant-major Verdier figure au bas de cette lettre, à côté de celle du lieutenant-colonel Delpech¹.

Campagne d'Espagne (1793-1795).

Le bataillon fut enfin appelé à l'armée des Pyrénées, où il apprit la déclaration de guerre faite à l'Espagne, le 7 mars 1793. Au début, nos troupes éprouvèrent d'assez nombreux revers. Malgré les efforts du général Puget de Barbantane &

1. Archives départementales, série R, liasse 117.

quelques combats heureux du général Dagobert, malgré la mort glorieuse du représentant du peuple, Fabre, de l'Hérault, les forts de Bellegarde & de Saint-Elne, les villes de Collioure, Villefranche & Port-Vendres, enfin toute la ligne du Tech tombèrent au pouvoir de Ricardos & des Espagnols, qui menacèrent Perpignan. Heureusement, Dugommier fut envoyé dans le Roussillon avec les troupes victorieuses au célèbre siège de Toulon, où les Anglais avaient reculé devant les premiers éclairs du génie de Bonaparte. L'armée française, forte de quarante mille hommes, reprit énergiquement l'offensive, &, dès le 1^{er} mai 1794, Dugommier chassa les Espagnols du camp du Boulou & mit le siège devant Bellegarde.

La patrie est déclarée en danger. Reconquérir les places fortes perdues n'est plus suffisant. Il faut à tout prix repousser l'invasion, refouler l'étranger hors du sol sacré de la patrie, aller vaincre les ennemis sur leur propre territoire & leur imposer, par la force de nos armes, l'obligation de reconnaître cette France nouvelle & régénérée qui se sent assez vaillante pour défendre, seule contre tous, son indépendance & ses libertés.

L'armée des Pyrénées-Orientales va se montrer digne de la tâche qui lui a été confiée & répondre, par une série de victoires, à l'appel & aux espérances de la nation.

Elle se porte énergiquement en avant & les différents corps qui la composent rivalisent d'ardeur. A son aile droite, Augereau, devenu général de brigade, a composé son état-major des officiers les plus résolus, parmi lesquels Verdier figure, à partir du 21 mars 1794, comme aide de camp provisoire. Cette brigade attaque les Espagnols, le 19 mai, & les bat en plusieurs rencontres, qui fournirent à Verdier l'occasion de se distinguer au point que, huit jours après la première action, il obtenait le grade de capitaine.

Collioure, Port-Vendres, Bellegarde furent successivement repris; l'armée française victorieuse franchit la frontière & envahit à son tour le territoire ennemi. Cependant le comte de la Union voulut tenter, le 13 août, un mouvement offensif contre le camp d'Augereau, établi à San Lorenzo de la Muga. Il fut repoussé après un combat meurtrier dans lequel le nou-

veau capitaine reçut sa première blessure, un coup de sabre à la main droite.

L'armée espagnole se réfugia derrière ses positions fortifiées, & Dugommier mit toutes ses troupes en mouvement pour attaquer de front cette grande ligne de défense, qui ne mesurait pas moins de neuf lieues de longueur. La bataille, dite de la Montagne-Noire, ne dura pas moins de quatre jours. Le 17 novembre, le corps d'Augereau, qui avait suivi le cours de la Muga jusqu'à Escaulas, s'empara du camp de la Madeleine; le lendemain fut encore un jour de victoire, mais il coûta la vie au brave Dugommier. Le commandement en chef échut alors au général Pérignon, qui allait se faire un nom illustre dans cette glorieuse campagne d'Espagne.

Pérignon donne l'ordre de reprendre l'attaque. Augereau abandonne les positions conquises, continue son mouvement sur le camp de Llers, &, le 20 novembre, il lance à l'assaut le capitaine Verdier auquel il confie le commandement d'un bataillon. Le camp est défendu par quatre mille hommes & soixante canons; c'est en vain que les ennemis opposent la plus vive résistance & qu'ils se font hacher dans les retranchements; rien ne peut résister au merveilleux élan du capitaine & de ses soldats; les divers ouvrages sont successivement enlevés à l'arme blanche, le général de la Union est tué & sa mort devient le signal de la déroute. Les Espagnols s'enfuient jusqu'à Figuières, qui nous ouvre ses portes, le 27 novembre.

Après le brillant combat du camp de Llers, les représentants du peuple en mission près l'armée des Pyrénées-Orientales élevèrent provisoirement au grade d'adjudant général chef de brigade, le capitaine Verdier, dont le courage communicatif avait fait l'admiration de l'armée & contribué pour une bonne part au succès de nos armes.

Le général Pérignon continua la campagne avec la vigueur & l'habileté dont il avait fait preuve dès le premier jour de son commandement, & le fameux siège de Rosas lui fournit l'occasion de déployer toutes les qualités d'un éminent homme de guerre. La prise de cette ville mit fin aux grandes opérations de l'armée des Pyrénées-Orientales. Cependant Augereau & ses troupes eurent encore à repousser les Espagnols à Besalu,

en mars 1795, à Cutella, puis à Pontos, en mai de la même année¹.

Le grade si vaillamment gagné par Verdier au camp de Llers n'avait pas encore été reconnu par le Gouvernement, lorsque la Convention confia, le 30 mai 1795, au Comité de Salut public le soin d'organiser sans délai les états-majors. Ce travail parut le 13 du mois suivant &, malgré ses brillants faits d'armes & ses actions d'éclat, le nouveau général de brigade ne fut pas compris dans cette organisation. Il avait cependant rendu trop de services & s'était fait trop estimer de ses chefs pour que le commandant de l'armée des Pyrénées ne prît pas sur lui de le maintenir dans son grade, dont il reçut la confirmation définitive, le 17 septembre suivant, avec ordre de suivre en Italie la division d'Augereau, à côté duquel il venait de faire les brillants débuts de sa véritable carrière militaire.

Campagne d'Italie (1796-1797).

L'arrivée des troupes victorieuses des Espagnols fut le signal d'une reprise des hostilités en Italie.

L'armée, commandée par Schérer, battit les Autrichiens à Loano, les 23 & 24 novembre 1795; mais les rigueurs de la saison vinrent interrompre ses opérations & l'obligèrent à prendre ses quartiers d'hiver. L'année suivante allait être féconde en grands événements militaires : Schérer fut nommé ministre de la guerre & son successeur, Bonaparte, prit possession, le 26 mars, du commandement de l'armée.

Le jeune général sut bientôt apprécier tout ce qu'un chef habile, courageux & hardi pouvait obtenir du dévouement & du patriotisme de ses troupes; il remarqua surtout la discipline & la bonne tenue de la division d'Augereau, composée d'hommes aguerris par une longue, pénible & glorieuse campagne; il ne sut pas moins rendre justice aux remarquables qualités de son chef &, quelques mois à peine après l'entrée en campagne, il signalait au Directoire le général Augereau comme un

1. *Traité des grandes opérations militaires.* Jomini.

homme de beaucoup de caractère, de courage, de fermeté & d'activité, ayant l'habitude de la guerre, sachant se faire aimer du soldat & généralement heureux dans ses opérations.

C'était une bonne fortune pour Verdier & pour ses compagnons que de prendre part à cette glorieuse expédition d'Italie, l'une des plus brillantes campagnes du général dont l'ambition ne rêvait alors que la gloire des combats & les lauriers de la victoire.

Les troupes de Bonaparte se mettent en mouvement. Montenotte, Millésimo & Dégò leur livrent ces plaines fertiles dont l'éloquence entraînant du général en chef avait fait une terre promise; enfin, la victoire de Mondovi amène l'armistice de Cherasco (28 avril) & assure les approvisionnements de l'armée.

Pendant que Murat va porter au Directoire les trophées conquis en quelques jours, Bonaparte, vainqueur des Piémontais, veut poursuivre la lutte contre l'Autriche & conquérir la Lombardie dont l'occupation est nécessaire au rétablissement & au maintien de la paix. Il harangue ses troupes, enflamme leur courage & fait vibrer le plus pur patriotisme au cœur de ses vaillants compagnons d'armes : « Dénudés de tout, vous avez, soldats, suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie & souvent sans pain.....; mais vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire ». Et ces hommes, qui auraient peut-être cédé volontiers à la glorieuse fatigue de victoires quotidiennes, se redressent plus ardents à la voix de leur chef, ils veulent combattre encore « & brûlent de porter plus loin la gloire du peuple français. »

Ils se lancent à la poursuite de Beaulieu & l'obligent à se replier. Le corps d'armée de Sebottendorf est campé sur les bords de l'Adda, mais, pour l'aborder, il faut franchir le pont de Lodi. Seize mille hommes & vingt canons en défendent les approches. Cette entreprise n'est pas au-dessus du courage des troupes, enivrées de patriotisme & de gloire; la baïonnette au fusil, elles attaquent de face une position qui semble inexpugnable. La résistance est acharnée. Impossible néanmoins

d'arrêter l'élan des soldats enthousiasmés par l'exemple de leurs chefs, qui se jettent avec eux dans la mêlée ; ils franchissent cette passe terrible & culbutent tout ce qu'ils rencontrent devant eux. Dans cette célèbre journée de Lodi (10 mai 1796), le général en chef sut provoquer & utiliser un paroxysme de courage, qui seul pouvait répondre à l'audace de ses conceptions stratégiques. Sept jours après, l'armée française faisait son entrée triomphale à Milan & reprenait bientôt sa marche victorieuse. Encore une fois vaincu à Peschiera, le 28 mai, Beaulieu dut se retirer dans le Tyrol & Bonaparte, qui venait de conquérir l'Italie en une immortelle campagne de deux mois, alla mettre le siège devant Mantoue.

Pendant qu'il parcourait en vainqueur le duché de Modène & la Toscane, & que la division Augereau occupait Bologne, Bonaparte chargea l'adjudant général Verdier, par un ordre daté de Roverbella le 5 juin 1796, de visiter les districts du duché de Mantoue, de mettre en réquisition toutes les armes des habitants, de saisir les fonds perçus par les collecteurs d'impôts & de faire prêter aux autorités civiles & ecclésiastiques le serment de fidélité à la République française¹.

L'Autriche vaincue venait d'envoyer une nouvelle armée en Italie, sous les ordres du général Wurmser. La situation de nos troupes décimées par la victoire était des plus critiques. Bonaparte consulta ses compagnons d'armes ; tous déclarèrent que la retraite était inévitable, Augereau seul voulut combattre & menaça d'attaquer avec sa division un adversaire qui ne l'avait jamais vu reculer. Le conseil hésitait encore ; le général en chef soutint l'avis d'Augereau & l'attaque fut décidée. Fier de la confiance de ses généraux, Bonaparte put déployer les ressources de son inépuisable génie, soutenu par l'habileté de sa science militaire.

Le 3 août, il défit une partie de l'armée autrichienne à Lonato, où Verdier, à la tête de sa demi-brigade, s'empara de Castiglione & fit deux mille prisonniers.

Le 5 au matin, nos soldats attaquent les troupes de Wurmser. L'aile gauche de l'ennemi est appuyée sur la redoute

1. Correspondance de Napoléon I^{er}.

de Medolano; Bonaparte veut s'en emparer & il ordonne à Verdier de l'emporter d'assaut, après une vive cannonade de l'artillerie de Marmont. A la tête de trois bataillons de grenadiers appuyés par un régiment de chasseurs à cheval, notre concitoyen entraîne ses troupes dans un irrésistible élan, occupe la redoute & découvre le flanc gauche des ennemis. La bataille est gagnée; Wurmser est en fuite & l'armée française termine par le triomphe de Castiglione cette série de six journées de marches, de contremarches & de continuelles victoires.

Le lendemain, dans son rapport sur ces deux batailles, Bonaparte écrivait que « la 4^{me} demi-brigade, à la tête de laquelle avait chargé l'adjudant général Verdier, s'était comblée de gloire »; il demandait en même temps au Gouvernement le grade de général de brigade pour l'officier « qui avait contribué au succès d'une manière distinguée. » La réponse ne se fit pas longtemps attendre : le 15 août, le Directoire nommait général de brigade le volontaire de 1792, qui venait de parcourir, en quatre ans, tous les grades de la hiérarchie militaire, alors qu'avant la Révolution, six années lui avaient à peine suffi pour obtenir les insignes de caporal-fourrier.

III. — LE GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE.

Campagne d'Italie.

L'enrôlé de 1785 n'est plus depuis longtemps : Verdier ne se souvient que du volontaire de 1792. Il combat pour la défense & pour la gloire de la patrie qui se montre reconnaissante & proportionne ses récompenses à la valeur & au mérite de chacun. Il a bien gagné ses épaulettes, mais il est à peine au début de ses campagnes : le patriotisme, le devoir & la reconnaissance l'appelleront, pendant de longues années encore, à rendre à son pays les plus brillants & les plus utiles services.

Wurmser n'avait pas renoncé à la lutte. Réfugié dans le Tyrol, il avait reformé son armée & se dirigeait vers l'Adige par la vallée de la Brenta. Bonaparte traverse les défilés, écrase

le corps d'armée de Davidovitch à Roveredo le 4 septembre, s'empare de Trente, redescend en toute hâte sur la Brenta, parvient à rejoindre Wurmser, & le bat à Bassano. Dans son rapport, il déclare que le général Verdier s'est couvert de gloire & que toute l'armée, officiers & soldats, ont fait preuve du plus grand courage. Pour n'en citer qu'un exemple, Bonaparte signale un carabinier de la 5^{me} demi-brigade qui a traversé trois pelotons ennemis, saisi l'officier qui les commandait & mis à lui seul treize Autrichiens hors de combat.

Deux mois se sont à peine écoulés & l'on retrouve Verdier, commandant la 4^{me} demi-brigade, grièvement blessé d'un coup de feu sur le pont d'Arcole, le 15 novembre 1796. A ses côtés sont tombés les plus vaillants de nos soldats, les plus intrépides de nos généraux : Bon, Verne, Lannes ont été blessés & Bonaparte a couru le plus grand danger. « Ce fut en vain, dit le rapport, que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitent pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole ; trop de courage nuisit. » L'habileté stratégique, la hardiesse & la ténacité de Bonaparte triomphèrent néanmoins de tous les obstacles, & le surlendemain, après soixante-douze heures d'un combat héroïque, l'armée d'Italie, épuisée de fatigue par une lutte acharnée contre des ennemis trop nombreux, culbute enfin les Autrichiens & refoule Alvinzi, comme elle avait refoulé Beaulieu & Wurmser.

Les victoires de Rivoli & de la Favorite anéantirent le dernier effort de l'Autriche & la capitulation de Mantoue termina cette immortelle campagne pendant laquelle le drapeau aux trois couleurs, guidé par un général de génie & défendu par une armée de cinquante mille hommes, se dressa victorieux en soixante combats & douze batailles rangées & présida, dans un glorieux triomphe, à la défaite de deux cent mille Autrichiens.

Bonaparte voulait en finir avec la cour de Vienne & lui imposer la paix. Il parvint à s'assurer de la neutralité du Pape, passa le Tagliamento, franchit les Alpes & marcha sur la capitale de l'empire. La division Augereau, commandée par le général Guieux, traversa la Carinthie & défit Bayalitsch à Pufero, le 22 mars 1797, & le lendemain, ce fut

encore Verdier qui, joint au général Bon, attaqua le fort de Chiensa di Pletz & s'en empara, après un combat opiniâtre. La marche hardie de l'armée française fit trembler l'Autriche & lui imposa, le 18 mai, les préliminaires de Léoben.

La répression du soulèvement des Vénitiens & l'occupation des îles de l'Adriatique terminèrent la conquête de l'Italie, dont les trophées furent envoyés au Directoire.

Augereau, chargé de cette mission, fut obligé de se séparer de Verdier, qui combattait à ses côtés depuis plus de quatre ans. Il rentra en France & reçut, en récompense de ses services, le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, en remplacement du général Hoche, qui vécut assez pour sa gloire & mourut trop tôt pour celle de la France.

Pacifier l'Italie, établir & consolider la République Cisalpine n'empêchaient pas Bonaparte de songer à de nouveaux combats. Il considérait déjà l'Angleterre comme l'ennemie la plus redoutable de la France, & proposait au Directoire, en août 1797, de l'attaquer indirectement en portant la guerre en Egypte. Le gouvernement hésitait à prendre une aussi grave décision ; mais la Grande-Bretagne était ouvertement accusée de subventionner les ennemis de la République. Les troupes victorieuses en Italie s'attendaient à une prochaine déclaration de guerre & se croyaient appelées à conquérir de nouveaux lauriers sur les rives de la Tamise.

Sur ces entrefaites, l'énergique habileté de Bonaparte amena les plénipotentiaires autrichiens à accepter, à Udine, les préliminaires du célèbre traité de Campo-Formio. Verdier se hâta, le 4 novembre 1797, de porter cette grande nouvelle à la connaissance de l'administration municipale de Toulouse ; il annonçait, en même temps, la formation d'une armée d'Angleterre & rappelait les faits d'armes des glorieux soldats d'Italie, qui déjà faisaient entendre le cri de : Guerre aux Anglais !.

Le Directoire approuva le traité de Campo-Formio & donna le commandement en chef de l'armée d'Angleterre au vainqueur de l'Italie. Après le Congrès de Radstadt, où il échangea les ratifications du traité avec les princes allemands, Bo-

naparte se rendit à Paris & fut l'objet d'une fête triomphale, le 10 décembre 1797.

Le général Verdier avait été appelé, par décision du 17 novembre, à rejoindre l'armée d'Allemagne; un contre-ordre du 12 janvier suivant l'attacha à l'armée d'Angleterre; enfin, le 24 mars, il reçut l'ordre de se rendre à Toulon pour faire partie de l'expédition dont Bonaparte avait le commandement.

Campagne d'Egypte (1798-1801).

Le 19 mai 1798, une flotte de soixante-douze navires & de quatre cents transports prenait la mer & suivait le sillage de l'*Orient* que Bonaparte dirigeait vers un but inconnu, mais sûrement glorieux. Elle allait au delà de cette mer dont le général en chef rêvait de faire un lac français. Que « pouvait-elle craindre d'ailleurs sous la direction d'un grand homme, qui avait des héros pour lieutenants &, pour soldats, les vainqueurs de l'Europe? ».

Grâce à des autorisations spéciales ou même à des déguisements facilement tolérés, quelques femmes d'officiers s'étaient jointes à l'expédition. Verdier était accompagné de sa jeune femme, Françoise Espert, qui l'avait déjà suivi en Italie, & qui fit avec lui cette pénible campagne d'Egypte, dans laquelle elle se fit remarquer à plusieurs reprises par un entrain & un courage dignes des soldats de la France & de Bonaparte.

Le drapeau aux trois couleurs flotta sur les plages d'Egypte, le 1^{er} juillet 1798. Plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis que saint Louis, « le heaume en tête & le glaive au poing, » avait arboré son oriflamme sur la terre des Pharaons, & que les Croisés avaient poussé le cri victorieux de : Montjoie & Saint-Denis, sous les murs de Damiette.

Alexandrie, les sables brûlants du désert, les pyramides quarante fois séculaires, le Caire virent successivement l'inépuisable héroïsme & les quotidiennes victoires de cette poignée de braves qui allaient conquérir l'Egypte. La brigade Verdier

1. Lettre du général Caffarelli du 15 mai 1798.

de la division Dugua prit une large part à cette laborieuse & incessante moisson de lauriers.

Cependant les musulmans vaincus ne courbèrent pas la tête sous le joug & tentèrent plusieurs soulèvements, qui furent réprimés avec la plus grande énergie. Dans la province de Gharbyels, les Arabes de Derne avaient massacré par trahison un détachement français & Verdier fut chargé, en septembre, d'aller châtier les insurgés. Bientôt après, le Caire prit les armes à son tour & ce fut au prix des plus grands sacrifices que nos troupes triomphèrent encore ; dans cette lutte du 22 octobre 1798, la France perdit « un de ses plus généreux défenseurs », un Toulousain comme Verdier, le général Dupuy, chef de cette troupe fameuse dont Bonaparte disait à Lonato : « J'étais tranquille, la 32^{me} demi-brigade était-là ! »

Le pays conquis semblait pacifié. Pour lui donner une administration régulière, il fallut le diviser en arrondissements militaires, & Verdier fut nommé, le 17 décembre, gouverneur de la province de Mansourah. Plus soldat qu'administrateur, le général réclama sa place au premier rang du corps expéditionnaire, & Bonaparte dut lui assurer que sa nomination ne le séparerait pas de sa brigade. « Je connais trop, lui écrivait-il, le 17 décembre, ce que vous valez pour vous laisser dans une province, lorsqu'il y aura quelque chose de mieux à faire. » Le courage & l'intrépidité de notre concitoyen ne pouvaient recevoir un témoignage plus flatteur & plus mérité de la part d'un général qui, mieux que personne, savait apprécier les hommes & utiliser leurs services.

La Porte déclare la guerre à la France & se prépare à faire une descente en Egypte. Bonaparte n'attendra pas ce nouvel ennemi ; il veut le surprendre dans ses préparatifs d'armement & l'attaquer sur les points même où il organise une forte armée d'invasion. Le 6 février 1799, il se met en marche vers la Syrie.

Rappelé de son commandement de Mansourah, Verdier fit partie de l'expédition, « où il y avait mieux à faire. » Sa brigade fut placée à l'avant-garde sous les ordres de Kléber, l'un des plus brillants généraux & le plus bel homme de l'armée. Ce vaillant, destiné à mourir misérablement sous le

poignard d'un assassin, était adoré des soldats, qui croyaient voir en lui la personnification du dieu de la guerre. Sa haute stature, la fierté martiale de sa figure & un courage à toute épreuve faisaient de Kléber un admirable modèle de guerrier dont M^{me} Tallien disait : « Il est beau comme le dieu Mars. »

Dès la première rencontre, Verdier parvint à se distinguer à la prise du fort El Arish, le 17 février. Gaza & Jaffa conduisirent l'armée française sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, dont elle commença le siège, pendant que la division Kléber était envoyée sur le Jourdain pour arrêter l'armée turque venant de Damas, sous les ordres du pacha Ab.lallah. Les trois mille hommes de Kléber rencontrèrent l'ennemi au mont Thabor, le 16 avril, & pendant six heures, ils tinrent tête à une armée de quinze mille fantassins & de douze mille cavaliers, jusqu'au moment où le général en chef vint décider la victoire & disperser la terrible cavalerie des musulmans. Les états de service de notre héros mentionnent sa conduite dans ce combat, où il déploya tout l'impétueux courage dont il avait déjà donné tant de preuves sur les champs de bataille d'Espagne, d'Italie & d'Egypte.

A chaque pas sur cette terre lointaine, nos troupes retrouvaient les traces de ces enfants de Toulouse qui, sept siècles auparavant, avaient suivi le comte Raymond de Saint-Gilles à la conquête de la Palestine & étaient venus arborer l'étendard du Christ sur les murs de Jérusalem, prise d'assaut, le 15 juillet 1099. Ce n'était pas d'ailleurs sans fierté que les soldats de Bonaparte, non moins vaillants que les anciens preux, se sentaient dignes de leurs ancêtres les Croisés & de la patrie française dont ils allaient au loin porter le glorieux renom.

Le 8 mai, les troupes de Verdier, composées de la 25^{me} & de la 75^{me} demi-brigades, étaient appelées dans les tranchées de Saint-Jean-d'Acre, où étaient tombés déjà les plus vaillants de nos soldats, entre autres Caffarelli du Falga, le glorieux mutilé qui venait de succomber aux suites d'une nouvelle amputation. Verdier commandait les grenadiers & les éclaireurs à ce brillant & inutile assaut du 9 mai, dans lequel Rambaut fut tué & Lannes grièvement blessé. Le lendemain, à deux heures du matin, Bonaparte était dans les travaux d'approche & ordonnait une nouvelle attaque dont le résultat fut égale-

ment infructueux. Verdier s'y fit encore remarquer & vit tomber blessé mortellement à ses côtés, le général Bon, un de ses compagnons de l'armée d'Italie.

Il fallut pourtant se décider à lever le siège; mais, avant de se retirer, le général en chef fit canonner Saint-Jean-d'Acre pendant trois jours & trois nuits consécutives. Les assiégés tentèrent, le 16 mai, une sortie générale. Verdier était encore de tranchée & sa brigade eut à soutenir le choc des troupes turques récemment arrivées de Constantinople. Après trois heures de combat, pendant lequel les batteries françaises tirèrent à mitraille à moins de 150 mètres de distance, Verdier fit battre la charge, repoussa les Turcs qui laissèrent la moitié de leur effectif sur le champ de bataille, les poursuivit jusque dans l'intérieur de la ville & leur enleva dix-huit drapeaux. L'intrépidité dont il fit preuve pendant les derniers jours du siège fait l'objet d'une mention spéciale dans ses états de service.

Enfin, le 21 mai, l'armée française reprit le chemin de l'Égypte, où elle arriva, le 14 juin.

Bonaparte confia à Kléber le commandement de son armée encore une fois victorieuse dans les champs d'Aboukir, passa la Méditerranée à bord de la *Muiron* & rentre inopinément à Paris.

Le nouveau général en chef n'eut d'abord que de fâcheuses faiblesses & de regrettables hésitations. Les Anglais, qui transportaient les troupes du Grand Vizir, voulurent jeter sur la côte égyptienne un corps de débarquement. Le 1^{er} novembre 1799, les canonnières du commodore Sidney Smith mirent à terre quatre mille janissaires au Bogaz de Damiette, sur une étroite langue de terre entre la rive droite du Nil, la mer & le lac Menzaleh. Verdier était campé entre Lesbeh & la côte avec un millier d'hommes à peine de la 2^{me} légère, de la célèbre 32^{me} de bataille & du 18^{me} dragons; malgré l'infériorité numérique de ses troupes, il franchit la zone de protection du fort de Lesbeh, affronta la canonnade de l'artillerie anglaise établie dans une vieille tour & n'hésite pas à engager une lutte inégale. Trois mille janissaires sont tués ou jetés à la mer, les survivants demandent merci, & Verdier rapporte trente-deux

drapeaux & cinq canons de ce combat dans lequel il n'a perdu que vingt-deux hommes.

Le vainqueur adressa les trophées de sa victoire au général en chef, qui le félicita & lui annonça, le 9 novembre, le *prochain envoi* d'un sabre d'honneur¹, au moment même où les plus graves événements se passaient à Paris. Dans son rapport au Directoire, Kléber rendait compte du combat du Bogaz de Damiette : « Le général Verdier, dit-il, s'y est couvert de gloire autant par son audace que par ses sages dispositions. Je lui *ai remis* un sabre au nom du Gouvernement, ainsi qu'au brave adjudant général Devaux. »

Kléber, dont le caractère indépendant avait difficilement supporté l'ascendant de Bonaparte, venait d'adresser en France un rapport plein d'accusations, tout au moins erronées, contre son ancien général. Oublieux des nombreux témoignages que son chef avait rendus à sa vaillance incontestée, il se dessaisit du sabre que Bonaparte lui avait envoyé à Toulon, au moment du départ de l'expédition d'Égypte, comme « une marque d'estime & d'amitié, » & le donna au général Verdier.

Le rapport sur l'affaire du Bogaz ne parvint à Paris qu'à la fin de nivôse (janvier 1800), & ce fut seulement trois ans après, le 4 septembre 1802, qu'un décret du Premier Consul sanctionna la décision décernant à Verdier un sabre d'honneur avec les avantages attribués à cette récompense nationale.

Le manque d'énergie dans l'administration, le découragement de cette armée qui se voyait abandonnée à l'extrémité de la Méditerranée, le danger d'une nouvelle lutte contre les forces réunies de l'Angleterre & de la Turquie amenèrent, le 28 janvier 1800, la fameuse convention d'El Arish, qui fut bientôt suivie d'un soulèvement dans la plupart des villes de l'Égypte. Le Gouvernement Britannique voulut profiter des circonstances : il refusa d'approuver le traité & envoya un ultimatum injurieux pour l'honneur de nos armes. Le général en chef fit connaître à son armée les prétentions de l'Angleterre & de l'amiral Keit ; il se borna à les faire suivre de ces mots célèbres : « A de telles insolences on ne répond que par des vic-

1. Annexes, n° 2.

toires. Soldats, préparez-vous à combattre. » Assez mauvais administrateur, Kléber fut, aux jours du péril, vaillant soldat & habile capitaine. Victorieux à Héliopolis, il parvint, en trente-cinq jours, à refaire la conquête de l'Égypte soulevée.

La reprise du Caire fut un de ses beaux faits d'armes. Au commencement de mars, deux cents hommes avaient suffi au général Verdier pour tenir tête, pendant quatre jours, à sept mille fantassins qui l'attaquaient à Boulac, bourgade dépendant du Caire. Quelques semaines après, réfugiée dans la citadelle, cette poignée d'hommes contribua largement à la reprise de la ville par les divisions Friand & Belliard.

Verdier fut, en ces circonstances difficiles, « l'un des principaux instruments d'intelligence, d'énergie & d'action dont se servit Kléber. » La capitulation du Caire lui valut, le 25 avril 1800, le grade de général de division, qui lui fut confirmé, le 6 septembre suivant, par le Premier Consul.

Après avoir réprimé la révolte & imposé la pacification par la victoire, le général en chef se hâta de réorganiser tous les services administratifs. Il divisa l'Égypte en arrondissements & chargea Verdier du gouvernement des deux provinces de Gharbyels & de Menouf. Kléber s'occupait activement de s'assurer la paisible possession d'une conquête devenue presque personnelle, lorsque le poignard de l'assassin Suleiman vint mettre fin, le 14 juin, à sa brillante carrière, le jour même où son compagnon d'armes, le brave Desaix, tombait vaillamment à Marengo, à la tête de cette célèbre 9^{me} demi-brigade qui reçut, sur le champ de bataille, le surnom de l'incomparable.

Sa mort jeta le désordre dans l'armée d'Égypte : le commandement des troupes & l'administration d'un pays toujours prêt à se soulever étaient une tâche difficile qu'aucun des généraux n'était peut-être à même de remplir convenablement. Par droit d'ancienneté, cette trop lourde charge revint à Menou, qui pouvait cependant avoir une certaine influence dans le pays. Il avait pris le nom d'Abdallah, en épousant une musulmane & s'était fait mahométan ; mais les généraux ses compagnons le

1. Lettre du général Roguet au maire de Toulouse, le 10 mars 1842.

considéraient comme incapable d'exercer le commandement de l'armée d'occupation.

Verdier fut au nombre des mécontents qui firent, en avril 1801, une démarche collective auprès de Menou pour lui demander de renoncer à ses fonctions. Reynier, Dumas, Lanusse, Belliard, presque tous les généraux étaient sur le point de méconnaître l'autorité de leur chef provisoire, lorsqu'un ordre du Premier Consul le maintint dans son commandement & mit fin au désordre.

A la suite de ce différend, Verdier rentra en France &, le 22 août, il fut envoyé dans la République Cisalpine, où il prit, le 7 décembre 1803, le commandement du corps d'occupation de l'Etrurie, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr.

IV. — LE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE.

Séjour en Italie (1801-1804).

La gloire avait conduit Bonaparte sur le trône de France ; la puissance militaire allait faire de Napoléon l'arbitre de l'Europe.

L'année 1804 vit la proclamation de l'Empire & la formation du célèbre camp de Boulogne auquel l'Angleterre opposa une coalition avec la Russie, la Suède & l'Autriche. Avant d'engager la lutte, l'Empereur voulut punir la cour de Naples de son attitude hostile &, dès le 2 septembre 1805, il écrivit à Gouvion-Saint-Cyr, à Barletta : « Vous entrerez dans le royaume & vous prendrez la ville (Naples), quand je passerai le Rhin »¹. A cette nouvelle, la reine Caroline se hâta de signer, le 21 septembre, un traité de neutralité, qui permit à Napoléon de rappeler ses troupes de la Pouille & de renforcer l'armée de Masséna, chargée d'arrêter le mouvement offensif des Autrichiens sur la Lombardie.

— 1, Correspondance de Napoléon I^{er}, t. II.

Campagne d'Italie & de Naples (1805-1806).

L'aile droite était commandée par le général Verdier, qu'un décret du 14 juin de l'année précédente avait élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur. Elle prit une part importante au combat de Véronnette, puis, le 30 novembre, à la bataille de Caldiero, où Masséna, le vaillant général de Rivoli, de Zurich & de Gênes, se montra digne de son glorieux passé, de ses soldats & des champs de bataille d'Italie, tant de fois illustrés déjà par les armes françaises.

Au moment où la paix de Presbourg venait couronner cette magnifique campagne de la Grande-Armée, qui inscrivit au livre de nos gloires les noms d'Ulm, de Vienne & de l'immortelle victoire d'Austerlitz, l'Empereur reçut la nouvelle du désastre de Trafalgar. Le Gouvernement napolitain crut sans doute que le pouvoir de Napoléon ne résisterait pas à la perte de sa flotte; il leva le masque, viola le traité de neutralité & reçut un corps de débarquement composé de dix-huit mille Russes & Anglais. A la trahison de la reine Caroline, l'Empereur répondit par une proclamation datée de Schoenbrunn, le 27 décembre, dans laquelle il annonçait que la dynastie de Naples avait cessé de régner; son existence était devenue incompatible avec le repos de l'Europe & l'honneur de la couronne impériale.

Masséna, placé en apparence sous les ordres de Joseph Bonaparte, reçut l'ordre de prendre quarante mille hommes de l'armée de Lombardie & d'occuper le royaume de Naples. Il se mit immédiatement en mouvement avec Gouvion-Saint-Cyr & Reynier, franchit la frontière le 8 juin 1806, &, huit jours après, fit son entrée à Naples sans avoir rencontré de résistance. Russes & Anglais s'étaient hâtés de reprendre la mer.

La colonne Reynier, dont faisait partie la division Verdier, mit le blocus devant Gaëte & se lança à la poursuite de l'armée napolitaine, réfugiée dans les Calabres. Elle l'atteignit à Campo-Trenese le 6 mars, la défit complètement & la mit en

fuite; mais elle n'arriva à Fumara di Muro & à Seilla que pour apercevoir, au large du détroit de Messine, une flotille de cinquante voiles qui emportait en Sicile les débris des troupes napolitaines. Verdier parcourut toute la Calabre & descendit jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, à Reggio, où il rencontra, le 13 avril, Joseph Bonaparte, qui avait accepté la couronne de Naples & visitait son royaume.

Malgré la rapide conquête de l'armée française, l'Angleterre n'avait pas renoncé à prendre l'offensive dans l'Italie méridionale, & bientôt elle débarquait un corps d'armée sur la plage du golfe de Sainte-Euphémie. Envoyé à la rencontre de l'ennemi, notre général le battit à Cozenza, pendant que Reynier s'emparait d'Isola; mais les Calabres se soulevèrent, les Anglais revinrent à la charge, & il fallut le concours de Masséna & de ses troupes pour obliger les ennemis à se retirer à bord de leurs vaisseaux, le 5 septembre, & à prendre le large.

Cette campagne fournit à Verdier une nouvelle occasion de prouver ses solides qualités de général & de soldat. Nos archives militaires ont enregistré le souvenir de sa vaillance au combat de Campo-Trenese & au siège d'Omantea, petite ville de la Calabre. Pendant que ces événements se déroulaient dans le royaume de Naples, à l'autre extrémité de l'Europe la Prusse nous déclarait la guerre & l'Empereur adressait à ses soldats, le 7 octobre 1806, une proclamation indignée : « Malheur, disait-il, à ceux qui nous provoquent. » Le lendemain, il passait la frontière de Saxe &, vingt jours après, le vainqueur d'Iéna faisait son entrée à Berlin, entouré de sa garde & de ses maréchaux, parmi lesquels on remarquait le glorieux Davoust, qui avait acquis à Awerstaedt « des droits éternels à l'estime & à la reconnaissance de Napoléon. »

La défaite de la Prusse n'avait pas anéanti la coalition & la Grande-Armée avait encore à vaincre la Russie. Ce fut à ce moment que Verdier fut rappelé d'Italie & envoyé, le 26 janvier 1807, dans le corps d'armée du maréchal Lannes.

Campagne de Prusse (1807).

Dantzig venait de capituler entre les mains du brave Lefèbvre, lorsque les Russes marchèrent sur les positions occupées par l'armée française & forcèrent même le maréchal Ney à faire sa magnifique retraite d'Ankendorf à Deppen.

Le général Benningsen comprit trop tard l'imprudence de ce mouvement en avant; il redescendit l'Alle & vint s'arrêter à Heilsberg, où le prince Murat & le maréchal Soult l'attaquèrent, le 10 juin, malgré la supériorité du nombre & l'appui de positions fortement retranchées. Le combat dura toute la journée. A la nuit, le maréchal Lannes arriva sur le champ de bataille & la division Verdier parvint à maintenir d'abord, à déborder ensuite, un corps de dix-huit mille hommes qui menaçait le flanc de l'armée française en se dirigeant sur Langsberg.

Ce combat est demeuré célèbre par le courage de nos troupes & par leur incroyable témérité. Dans l'élan de l'attaque comme dans l'invincible fermeté de la résistance, elles combattirent avec un acharnement exceptionnel, & les rapports militaires citent un chef d'escadron¹ qui survécut heureusement aux cinquante-deux blessures reçues dans la mêlée.

Les Russes battirent en retraite. Quatre jours après, l'Empereur accourait, au galop de son cheval, au secours du maréchal Lannes, en disant : « C'est aujourd'hui le 14 juin, l'anniversaire de Marengo; » & le jour même, il remportait l'éclatante victoire de Friedland, l'un des plus beaux triomphes de sa carrière militaire. Les troupes de Verdier, engagées dès la pointe du jour, avaient joué un rôle important dans la défense de Sortlack, jusqu'au moment où le maréchal Ney vint exécuter point par point les ordres de Napoléon, décider le succès & justifier le mot célèbre de l'Empereur : « Cet homme est un lion. » La part brillante que Verdier prit au combat d'Heilsberg & à la bataille de Friedland est inscrite dans les bulle-

1. Le chef d'escadron Chipault.

tins de la Grande-Armée¹, ces magnifiques récits des glorieuses campagnes des soldats de la France.

L'entrevue des deux Empereurs sur le radeau du Niémen amena, le 8 juillet, le traité de Tilsitt, qui maintint l'occupation de la Prusse & de la Pologne. La division Verdier, jointe aux grenadiers d'Oudinot, forma le commandement de Dantzig jusqu'en novembre 1807, époque à laquelle elle fut dissoute.

Campagne d'Espagne (1808-1810).

Napoléon préparait déjà la malheureuse campagne d'Espagne. Le 12 janvier 1808, il donnait l'ordre au ministre de la guerre de former à Orléans une division de réserve prise dans les dépôts des régiments qui n'avaient pas encore fourni de contingents. Ce corps devait être placé sous le commandement de Verdier, qui allait recevoir de l'Empereur une nouvelle récompense de ses longs & brillants services.

Un décret du 19 mars, confirmé par lettres patentes datées de Bayonne au mois de mai suivant, appela le fils de l'ouvrier toulousain à faire partie de la noblesse militaire de l'Empire & l'éleva à la dignité de comte, avec une dotation annuelle de 50,000 francs prélevés, moitié sur le Hanôvre & moitié sur la Westphalie².

Le général Verdier franchit les Pyrénées occidentales pendant les entrevues de Bayonne & son corps d'armée s'établit dans les provinces basques & dans la Vieille-Castille. Il y avait quinze ans que le volontaire de 1792 était venu combattre les Espagnols en Catalogne & les circonstances allaient bientôt l'y rappeler pour diriger les opérations militaires de sa division sur les champs de bataille qui l'avaient vu conquérir ses premiers grades à la pointe de son épée. Placées sous les

1. 78^e & 79^e bulletins.

2. Son blason était coupé d'or & de sinople. L'or chargé, à dextre, du franc-quartier des comtes militaires : d'azur à l'épée haute en pal d'argent, montée d'or; à senestre, de trois étoiles d'azur en pal. Le sinople chargé d'une pyramide d'argent maçonnée de gueules.

ordres du maréchal Bessières, ses troupes allaient se mettre en marche pour occuper Santander, lorsqu'un soulèvement général éclata dans toute l'Espagne & modifia les dispositions déjà dictées par l'Empereur.

Joseph Palafox, dont le nom va devenir illustre, fait appel à l'ardent patriotisme des Espagnols. Daoiz & Velarde donnent à Madrid le signal de la lutte pour l'indépendance nationale; d'un bout à l'autre de la Péninsule, les populations se lèvent en masse, les bandes de guérillas occupent la campagne, les habitants des villes courent aux armes, & l'insurrection gagne de proche en proche jusque dans les centres les plus voisins de nos armées.

A Logroño, sur les confins de la Vieille-Castille, les insurgés obligent l'évêque de Calahorra à se mettre à leur tête, puis ils emprisonnent les autorités & se préparent à défendre la ville. Verdier reçoit l'ordre de réprimer ce mouvement. Il prend quinze cents hommes, trois cents chevaux & quatre canons, traverse l'Ebre au bac d'El Ciego, & se présente, le 6 juin, devant Logroño, que défendaient environ deux mille Espagnols. Il emporte vivement la place à la baïonnette, met hors de combat trois cents ennemis, s'empare de sept canons & de quatre-vingt mille cartouches, punit les chefs de la sédition, rétablit les autorités, &, cédant aux instances de l'évêque de Calahorra, il défend le pillage de la ville moyennant une contribution de 30,000 francs, qui furent immédiatement distribués aux troupes.

Ce succès le désignait naturellement pour des opérations plus importantes. Il était à peine de retour à Vittoria qu'il était chargé de rejoindre la division de cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, campée sous les murs de Saragosse insurgée. Les troupes de Verdier arrivèrent devant la place le 26 juin, & commencèrent immédiatement le siège dont les travaux techniques avaient été confiés au général du génie Lacoste, aide de camp de l'Empereur.

Tous les habitants de la ville étaient prêts à combattre & les populations des campagnes étaient venues augmenter le nombre des défenseurs de Saragosse. L'énergique impulsion du gouverneur militaire, secondée par les ardentes prédica-

tions du clergé, préparaient une formidable résistance. De son quartier général, l'Empereur ne se rendait pas compte des difficultés de cette entreprise ; il croyait le succès facile, &, dans son impatience, il ordonnait de presser le siège & de réprimer l'insurrection.

Saragosse, assise sur la rive droite de l'Ebre, était défendue par le château de l'Inquisition & par les couvents fortifiés de Santa Engracia & de San Jose. L'investissement n'avait pu être complet & la ville se ravitaillait constamment par la rive gauche du fleuve que les troupes françaises n'avaient pas occupée. Napoléon envoyait à ce sujet des instructions précises au major général de l'armée & indiquait la nécessité de jeter un pont, solidement fortifié sur la rive gauche.

Verdier veut tenter une attaque les 1^{er} & 2 juillet : il s'empare du couvent de San José & s'y maintient, sans pouvoir d'ailleurs pénétrer plus avant dans la ville assiégée ; il demande des renforts, complète le blocus & pousse activement les travaux d'approche. Le général Bazancourt arrive avec deux nouveaux régiments ; la brèche est ouverte & les troupes vont donner l'assaut : les assiégés jurent de s'ensevelir sous les ruines de la ville & multiplient les moyens de défense. Le patriotisme de cette vaillante population est doublé du fanatisme religieux provoqué & entretenu par les moines, qui se sont faits soldats. Quatorze couvents aux massives murailles sont devenus autant de forteresses, chaque moulon est défendu par du canon, les rues sont barricadées, & derrière ces fortifications, hommes, femmes & enfants se préparent à combattre & à mourir pour l'indépendance de la patrie.

Le 4 août, le tambour bat la charge dans les tranchées, les troupes abordent la brèche, repoussent les assiégés, pénètrent dans la ville & commencent cette épouvantable guerre des rues qui affole les hommes les plus aguerris. Le soldat avançant à découvert se sent environné d'invisibles dangers. La mort est partout autour de lui, & il ne peut combattre ; au recoin d'une rue, à l'embrasure d'une fenêtre, au soupirail d'une cave comme au sommet d'une toiture, un éclair brille & il tombe sans lutte & sans gloire, victime d'un ennemi avec lequel il n'a pas pu se mesurer.

Les Saragosains opposèrent une de ces résistances héroïques dont l'histoire cite peu d'exemples. Ils se montrèrent les dignes descendants de ces vaillants Ibères qui, vingt siècles auparavant, soutinrent les fameux sièges de Sagonte & de Numance. Sur la brèche, les femmes & les enfants combattaient & tombaient à côté des soldats : la mort leur semblait douce lorsqu'ils avaient pu mettre un ennemi hors de combat & entendre le dernier encouragement des moines qui, le fusil d'une main & le crucifix de l'autre, tuaient les ennemis au nom de la patrie & bénissaient les mourants au nom du Dieu de paix & de miséricorde. Ici, le prêtre Santiago Sas faisait le coup de feu à la tête de sa compagnie ; là, au plus fort du danger, cet autre, revêtu des ornements sacerdotaux, élevait l'hostie consacrée & promettait les récompenses célestes aux victimes de la lutte pour Dieu & pour la patrie ; plus loin, c'était la compagnie des femmes, commandée par la jeune & belle comtesse Anna Burida, qui relevait les blessés, consolait les mourants, encourageait les combattants, quand elle ne prenait pas une part active à cette lutte désespérée. Les assiégeants parviennent néanmoins à s'emparer de Santa Engracia & prennent position dans l'intérieur même de la ville qu'ils ont à conquérir, moulon par moulon, maison par maison.

Les généraux Verdier & Bazancourt sont blessés, Lefebvre-Desnouettes prend le commandement. Il somme les assiégés de capituler ; ceux-ci ne répondent que par le cri de : Guerre au couteau, guerre à mort, & le combat reprend plus terrible dans ce labyrinthe de rues étroites & tortueuses. L'armée française a perdu douze cents hommes ; mais la ville est à moitié détruite, l'arsenal est tombé aux mains des assaillants, qui avancent toujours. Dès le lendemain, le général du génie Lacoste va faire jouer la mine & renverser les obstacles qui arrêtaient l'élan de nos soldats. Les assiégés songent à parlementer, lorsqu'arrive de Madrid la nouvelle de la capitulation de Baylen avec l'ordre formel au général en chef de lever immédiatement le siège & de se replier sur l'armée de l'Ebre. Cet ordre malencontreux fut sévèrement blâmé par l'Empereur¹ ; il devait coûter plus tard des flots de sang pour s'empa-

1. Correspondance de Napoléon I^{er}, tome xvii.

rer de Saragosse. La ville était à demi gagnée déjà & Verdier dut perdre le fruit d'un siège qui demeurerait un éternel monument de gloire pour l'intrépidité des quinze mille assaillants & pour l'indomptable opiniâtreté des quarante mille défenseurs.

En présence des revers de son armée d'Espagne & de l'attitude hostile de l'Autriche, l'Empereur voulut s'assurer l'amitié de la Russie &, le 29 septembre 1808, un parterre de rois entourait, au théâtre d'Erfurt, les fauteuils de Napoléon & d'Alexandre. Rassuré de ce côté, l'Empereur rentrait à Saint-Cloud le 18 octobre, quittait Paris onze jours après, pour se mettre à la tête de l'armée des Pyrénées renforcée des vieilles troupes d'Allemagne & d'Italie, &, le 4 décembre, le drapeau français rentrait victorieux dans les rues de Madrid.

Verdier fit cette campagne à la tête de la division du général Mouton, qui avait repris, le 8 novembre 1808, son service auprès de l'Empereur¹, puis il revint en Catalogne pour y réprimer les insurrections, poursuivre les guérillas & faire reconnaître l'autorité du roi Joseph dans les principales villes de la province.

Girone avait refusé de se soumettre. Il fallait en faire le siège, & l'habileté stratégique qu'il avait déployée devant Saragosse désignait le comte Verdier pour diriger cette importante opération.

Le général Duhesme, commandant en chef de l'armée d'observation des Pyrénées orientales, avait déjà fait deux tentatives infructueuses pour enlever cette place. Le 20 juin 1808, il avait échoué dans un premier coup de main, & les Gironais, aussi ardents dans leur foi religieuse que dans leur patriotisme, avaient voulu s'assurer la protection divine en se plaçant sous la sauvegarde spéciale de saint Narcisse, martyr, dont ils possédaient les précieuses reliques.

Toutes les autorités civiles, militaires & ecclésiastiques réunies en junta générale avaient déclaré que, pour défendre la religion & les droits de Ferdinand VII, il était nécessaire de choisir un chef qui dirigerait les opérations militaires & qui aurait assez de pouvoir pour résister aux forces ennemies. Le

1. Correspondance de Napoléon I^{er}, tome XVIII.

grand saint Narcisse seul parut digne de ces hautes fonctions. N'avait-il pas protégé Girone, en 1285 & en 1653, lors des luttes de l'Espagne contre Philippe le Hardi & contre Louis XIV? Ne l'avait-il pas sauvée tout récemment encore de l'attaque du général Duhesme? Il fut, à l'unanimité, proclamé généralissime des armées de terre & de mer. Le dimanche suivant, 3 juillet, le clergé, les officiers supérieurs & les autorités administratives se rendirent processionnellement & en grande pompe à la chapelle consacrée au bienheureux martyr dans l'église Saint-Félix; elles firent ouvrir solennellement son tombeau, un notaire donna lecture de l'arrêté pris par la junte, & le chanoine Perez de Tobia déposa sur les reliques du saint, une copie de sa nomination & les insignes du commandement suprême dont il venait d'être investi : le bâton, l'écharpe & l'épée¹.

La protection de saint Narcisse devait d'ailleurs sauver encore une fois son tombeau & la ville des entreprises de l'armée française. Quelques jours après la cérémonie que nous venons de décrire, le général Duhesme quittait Barcelone avec la majeure partie de la garnison & venait mettre le siège devant Girone. A la sommation qui lui fut adressée de se soumettre au roi Joseph, la junte répondit fièrement, le 12 août, qu'en embrassant la bonne cause, elle avait prévu tous les maux dont elle était menacée; ces dangers n'étaient faits d'ailleurs ni pour l'intimider ni pour modifier sa première résolution. Des hauteurs voisines de San Miguel, Duhesme canonna la ville & battit le château de Monjuich, les troupes espagnoles de Claros cherchèrent à le déloger, & ce fut à grand'peine que les assiégeants conservèrent leurs positions, lorsqu'arriva la nouvelle du désastre de Baylen. L'insurrection se propageait de ville en ville & Barcelone se préparait à prendre les armes; Duhesme fut obligé d'abandonner l'attaque de Girone, qu'il assiégeait depuis vingt-trois jours, & de rentrer en hâte au centre de son commandement de la Catalogne.

Les Gironais ne manquèrent pas d'attribuer exclusivement la levée du siège à la toute-puissante intervention de leur saint.

1. Extrait des documents publiés à cette époque en Espagne.

protecteur. Placés sous son égide, ils se considérèrent comme invincibles & continuèrent à braver ouvertement le pouvoir que Napoléon venait de rétablir à Madrid, dans l'espace d'un mois à peine.

Une énergique répression était devenue indispensable. Aussi, dans les premiers jours de mai 1809, le comte Reille se présenta devant la ville rebelle avec une partie des troupes de Gouvion-Saint-Cyr, mais il reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Allemagne &, le 13, il quitta le quartier général de Mediña, après avoir remis son commandement au comte Verdier, chargé de conduire les opérations du siège.

Sous les murs de Saragosse, le nouveau commandant avait appris à connaître l'acharnement vraiment héroïque avec lequel savaient combattre, derrière des remparts, ces volontaires espagnols qui généralement tenaient à peine tête à nos troupes dans les rencontres en rase campagne. Aussi, dès son arrivée, il s'empara des hauteurs de los Angeles, établissait des batteries & préparait le bombardement.

De leur côté, les assiégés organisaient admirablement la défense. L'effectif militaire atteignait à peine sept mille hommes; mais au régiment de Ultonia, commandé par le colonel O'Donnell, s'était joint, sous le nom de croisade gironaise, un corps important de volontaires, qui s'était formé en quelques jours, grâce à l'énergique initiative du vaillant Alvarez de Castro, maréchal de camp & gouverneur militaire de la place. Tous les hommes valides s'étaient enrôlés avec un remarquable enthousiasme. L'évêque, M^{sr} Ramirez de Arellano, avait fait appel au clergé & aux religieux, qui étaient venus nombreux prendre rang parmi les volontaires auxquels ils prêchaient la Guerre sainte contre les ennemis de la religion & de l'Espagne.

Le bombardement commença le 13 juin. Alvarez de Castro ne voulut accepter aucune communication avec l'ennemi, & prévint le général français que tout parlementaire serait reçu avec de la mitraille; en même temps, il fit afficher un arrêté punissant de mort tout individu qui prononcerait le mot de capitulation ou tout autre équivalent.

Les assiégeants avaient hâte de répondre par une victoire à

l'arrogance & aux rigueurs du chef espagnol. Le 8 juillet, ils tentèrent sans succès de s'emparer du fort de Monjuich & se décidèrent à commencer les travaux d'approche, en ouvrant des tranchées dans la roche vive. La semaine suivante, ils se lancèrent à l'assaut de la ville & parvinrent jusque sur les remparts. A ce moment, le tocsin sonne à toute volée dans les églises, la garnison fait des prodiges de valeur, la population tout entière se porte à la défense des murailles, les femmes & les prêtres font le coup de feu & les assaillants sont obligés de reculer.

Désireuses de suivre le glorieux exemple de la comtesse Burida & des femmes de Saragosse, les Gironaises sollicitaient depuis longtemps la faveur d'être enrégimentées. Alvarez de Castro finit par céder à leurs instances, après avis favorable du marquis de Coupigny, général en chef de l'armée de Catalogne, &, le 28 juillet, il autorisa la formation d'une compagnie de femmes, « sans distinction de classes, jeunes, robustes & de caractère viril, » qui seraient employées à porter aux combattants les vivres & les munitions & à secourir les blessés. Cette compagnie prit le nom de Sainte-Barbe & réunit un effectif de cent trente & une femmes : elle fut commandée par doña Luisa Fitz-Geralt, mariée à un commandant du régiment de la Reine, Angela Bibern & Maria Custi, dont les noms sont demeurés populaires en Catalogne. Cette troupe fit preuve du plus grand courage & rendit d'importants services que le Gouvernement reconnut plus tard, en accordant des récompenses spéciales aux commandantes & à quelques-unes des volontaires, notamment à Francisca Artigas, qui s'était déjà distinguée au combat de Valls.

Le bombardement continuait sans interruption. Le fort de Monjuich, démantelé par le feu de notre artillerie & détruit en partie, fut abandonné, le 11 août, par ses défenseurs & immédiatement occupé. Il y avait déjà plus de trois mois que nos troupes étaient arrêtées sous les murs de Girone ; mais que d'obstacles n'avaient-elles pas eu à surmonter ! En informant le comte de Hunebourg, ministre de la guerre, de la prise de Monjuich, le général Verdier s'exprimait en ces termes : « C'est la première fois qu'une opération aussi péril-

leuse & aussi difficile aura été faite dans le cours de la guerre, depuis quinze ans ; elle a présenté d'autant plus de difficultés que nous avons été forcés d'opérer sur le roc ; tous nos travaux ont été artificiels & faits à la sape volante devant un ennemi des plus acharnés. » Rendant ainsi un hommage mérité à la vaillance des Espagnols, le général se trompait étrangement en ajoutant : « Huit ou dix jours au plus suffiront pour soumettre le reste de la ville. » La bravoure & l'acharnement des assiégés allaient croissant avec le danger & leur résistance devait se prolonger pendant plus de quatre mois encore.

Verdier se rapprocha de Girone, porta son quartier général à Sarria, transforma le siège en un étroit blocus & voulut réduire par la famine cette ville si courageusement défendue. Alvarez de Castro, voyant s'épuiser les vivres, ne cessait de demander des secours à la junte catalane. Le général Garcia Conde parvint, le 1^{er} septembre, à tromper la surveillance du corps d'armée du général Lecchi & força le blocus : il fit entrer à Girone des vivres & un renfort de trois mille hommes, qui vinrent combler les vides faits dans les rangs des assiégés par le feu de l'ennemi & par les maladies épidémiques. La garnison redoubla de courage & d'énergie &, le 19, elle tenta une brillante sortie dans laquelle plusieurs frères franciscains & la compagnie des femmes de Sainte-Barbe se firent particulièrement remarquer. Ce mouvement offensif fut repoussé par les assiégeants.

Un second convoi de ravitaillement, organisé par le général Blake, fut arrêté au passage par les troupes de Gouvion-Saint-Cyr. Les Gironais comprirent alors qu'ils n'avaient plus à attendre de secours : décimés par le typhus & le scorbut, ils voulurent néanmoins lutter jusqu'à la fin contre les horreurs de la famine ; mais leurs forces étaient à bout, ils allaient succomber.

Le général Verdier, qui avait conduit les opérations du siège & du blocus, ne devait pas avoir l'honneur de recevoir la capitulation de la place ; il lui fut enlevé par le duc de Castiglione, son ancien chef dans les campagnes de la République aux Pyrénées & en Italie. Grièvement blessé à la ba-

taille d'Eylau, Augereau avait été longtemps sans commandement ; il fut appelé à remplacer Gouvion-Saint-Cyr à la tête de l'armée de Catalogne & vint prendre la direction du siège de Girone, dans le courant d'octobre 1809. Les nécessités du service sans doute l'obligèrent à envoyer Verdier, le 4 novembre, prendre le commandement de la division du général Souham, qui était tombé gravement malade, & , le 10 décembre, Girone capitulait. L'admirable résistance de cette ville fut digne des hauts faits d'armes de la nation espagnole, au temps de sa puissance. La garnison avait perdu plus des deux tiers de son effectif ; la population n'avait pas été moins éprouvée par les combats & par le typhus, Alvarez de Castro était lui-même aux prises avec la maladie depuis de longs jours, la ville n'était plus qu'un monceau de ruines. Les assiégeants & les assiégés avaient déployé toutes les qualités du patriote & du guerrier & se devaient une mutuelle estime ; il est regrettable que les historiens espagnols aient cru pouvoir l'oublier, en accusant le gouvernement de l'Empereur d'avoir fait plus tard empoisonner son prisonnier de guerre, le courageux défenseur de Girone.

A la tête de sa division, Verdier avait repris la campagne contre le général Blake, qui avait offert sa tête comme gage de l'expulsion prochaine de l'armée française & de la délivrance de la Catalogne. Il aborda les Espagnols & leur livra, du 21 au 25 décembre 1809, une série de combats qui rétablirent la tranquillité dans l'Ampurdan & assurèrent les communications de nos troupes. Augereau rendit compte au duc de Feltre des excellentes manœuvres du général, « qui avait rempli ses intentions au delà de tout éloge. » Après s'être emparé de positions inexpugnables, le comte Verdier s'était établi à Besalu, Bañolas & Castellfullit, & parcourait la haute Catalogne, retrouvant à chaque pas les traces glorieuses de cette armée des Pyrénées dans laquelle il figurait, quinze ans auparavant, comme capitaine de volontaires, aide de camp du général de brigade Augereau, qui était devenu commandant en chef de l'armée de Catalogne, après avoir conquis sur les champs de bataille le bâton de maréchal & le titre de duc de Castiglione.

Les fonctions de gouverneur de Girone & de Figuières

appelèrent Verdier à réprimer les insurrections des villes voisines & à poursuivre les guérillas qui se formaient dans les montagnes. Il enleva la petite ville de Calella & lui imposa une forte contribution, le 16 février 1810. Les documents espagnols prétendent qu'il fut obligé de se retirer devant le somaten de la Junquera, après un vif combat dans lequel il courut les plus grands dangers. Le mois suivant, il alla prendre le commandement du siège d'Hostalrich, que son énergique défenseur, J. de Estrada, parvint à évacuer, dans la nuit du 12 mai, en sauvant la majeure partie de la garnison.

Campagne de Russie (1812).

Epuisé de fatigue par ses longues & continuelles campagnes, le général obtint un congé, en avril 1810, & ne reprit le service actif qu'à la fin de l'année suivante. Il fut appelé, le 25 décembre 1811, à faire partie de la Grande-Armée, dans le 2^{me} corps placé en observation sur le cours de l'Elbe.

A cette date, l'Empereur envoyait au duc de Feltre l'ordre de former, à Münster & à Wesel, la 8^{me} division d'infanterie composée de dix-sept bataillons : « le général Verdier en aura le commandement, ajoutait-il, & sera rendu à Münster le 1^{er} février 1812. » De Paris, Napoléon préparait la campagne de Russie; il mettait ses troupes en mouvement & les dirigeait vers la frontière slave : la division Verdier, forte de treize mille hommes, occupait successivement Brunswick, Magdebourg, Brandebourg & Stettin. L'Empereur, accompagné de l'Impératrice, partit pour Dresde, où les souverains, aujourd'hui ses alliés, demain ses ennemis, vinrent lui faire leur cour & l'entourer de leurs bruyantes & mensongères protestations d'amitié; puis il franchit le Niémen & mit le pied sur cette terre de Russie, où il devait trouver encore tant de gloire avant de sentir chanceler pour la première fois sur son front cette couronne qu'il avait reçue de la victoire domptée par son génie.

Le 2^{me} corps, commandé par Oudinot, avait passé la Wilia, lorsqu'il se trouva, le 28 juin, à Deweltowo, en présence de

vingt-huit mille Russes sous les ordres du général Wittgenstein. Bien qu'il n'eût avec lui que la moitié à peine de son effectif, Oudinot n'hésita pas à prendre l'offensive : la cavalerie légère commença l'attaque & la division Verdier, se portant énergiquement en avant, parvint à faire reculer l'ennemi, qui se replia en désordre. Après le combat de Iakoubowo, le duc de Reggio changea de tactique devant des forces trop supérieures : il fit, le 31 juillet, un mouvement de retraite pour amener les Russes sur le terrain qu'il avait choisi pour les combattre. Le 11^{me} bulletin de la Grande-Armée, daté de Witepsk, s'exprime en ces termes : « Le 1^{er} août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa & de se placer en bataille devant le 2^{me} corps. Le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, & quand il a vu environ quinze mille hommes & quatorze pièces de canon engagés, il a démasqué une batterie de quarante pièces de canon, qui ont tiré pendant une demi-heure à portée de mitraille. En même temps, les divisions Legrand & Verdier ont marché au pas de charge, la baïonnette en avant, & ont jeté les quinze mille Russes dans la rivière. » La division Verdier se laissa entraîner au delà de la Drissa à la poursuite de l'ennemi ; son ardeur imprudente lui coûta quelques hommes, à la fin d'une journée glorieuse qui fit perdre à Wittgenstein trois mille cinq cents hommes hors de combat & trois mille prisonniers.

Quelques jours de repos étaient indispensables aux troupes du 2^{me} corps, surmenées par des marches forcées & des combats continuels. Oudinot fit dans ce but un mouvement rétrograde, en se rapprochant de Polotsk. Aussitôt qu'il en fut instruit, l'Empereur invita le maréchal à reprendre sa marche, & lui reprocha d'avoir agi, après le combat de la Drissa, plutôt en vaincu qu'en vainqueur. Le même jour, 17 août, les Russes se portèrent en avant ; ils furent vivement repoussés, mais le duc de Reggio fut grièvement blessé & dut remettre le commandement au général Gouvion-Saint-Cyr.

Dès le lendemain, celui-ci marche à l'ennemi & remporte la victoire de Polotsk, après une lutte acharnée à l'arme blanche. Dans ce combat, où les divisions d'infanterie se firent remarquer par le fougueux élan de leur attaque, Verdier reçut

une blessure grave; il continua cependant à donner des ordres & ce ne fut qu'après la journée, qu'il fut remplacé par le général Maison. Les Russes, refoulés au delà de la Polota, perdirent trois mille hommes, quinze cents prisonniers & quatorze canons.

Comme à San Lorenzo de la Muga, comme à Arcôle & à Saragosse, Verdier venait de verser généreusement son sang pour la gloire de la France; mais, cette fois, sa blessure ne lui permettait pas de continuer la campagne. Il fut obligé, le 30 septembre, de rentrer en France, & s'il n'eut pas la gloire de prendre part aux succès des aigles impériales dans les plaines de la Russie, il n'eut pas du moins la douleur d'assister au désastre de Moscou, puis au démembrement & à la perte de la Grande-Armée, dans cette épouvantable retraite où les rigueurs exceptionnelles de l'hiver triomphèrent des guerriers qui, ployant sous le faix de leurs lauriers, semblaient avoir jusqu'alors enchaîné la victoire à la hampe de leur drapeau.

Armée d'Italie (1813-1814).

Napoléon vint demander à la France de nouveaux soldats & commença sa grande lutte contre les nations coalisées. L'attitude hésitante de la cour d'Autriche, même après la victoire de Lutzen, décida l'Empereur à faire une diversion sur la frontière d'Italie. Il donna au prince Eugène le commandement militaire de la Lombardie, du Piémont & de la Toscane, & lui ordonna de former une armée de cent mille hommes avec les cadres du 4^{me} corps de la Grande-Armée & les troupes italiennes. Le général Verdier, rétabli de la blessure qu'il avait reçue à Polotsk, fut mis, le 30 mai 1813, à la tête de la 47^{me} division d'infanterie du corps d'observation de l'Adige, & chargé, le 1^{er} septembre suivant, de la 2^{me} lieutenance de l'armée.

L'insuffisance de son effectif & le retard apporté par le roi Murat à lui envoyer les troupes qu'il avait promis de fournir, obligèrent le prince Eugène à se mettre sur la défensive, lorsque la cour de Vienne entra dans la coalition contre la France

& envoya une armée en Italie. Après s'être replié sur l'Adige, il arrêta pendant quelque temps les mouvements des Autrichiens, notamment par deux combats heureux livrés à Peri & à Ala, au commencement de novembre 1813.

Dans la seconde journée, le général Verdier, commandant les troupes de sa lieutenance, fut blessé d'un coup de feu à la cuisse, mais il sut, comme à Polotsk, vaincre la douleur &, soutenu par son aide de camp le capitaine Le Brun de Rabot, il demeura sur le champ de bataille & dirigea jusqu'au soir les mouvements de ses soldats.

« Eh quoi ! mon cher général, c'est donc toujours votre tour, » lui dit le prince Eugène, lorsqu'il vit étendu sur une civière ce vaillant soldat qui, depuis vingt ans, ne cessait de verser son sang sur tous les champs de bataille. Rendant un hommage mérité à la brillante conduite du général, le vice-roi le porta à l'ordre du jour de l'armée d'Italie.

Malgré ses succès, le prince Eugène dut reculer encore. A la fin de janvier 1814, il vint prendre ses positions en arrière du Mincio, dont il confia la défense au général Verdier, à peine remis de sa blessure, puis il franchit la rivière & remporta à Roverbella une éclatante victoire sur l'armée du maréchal Bellegarde.

De son côté, Verdier, attaqué par les Autrichiens, ne s'était pas laissé entamer. Avec les cinq mille hommes dont il pouvait disposer, il avait tenu tête, pendant toute la journée du 2 février, à un corps de dix-huit mille Autrichiens qui avait tenté de passer le Mincio, à Mozembano. Le vainqueur de Roverbella voulut donner au général qui l'avait si énergiquement secondé, la plus haute récompense à laquelle il pût prétendre, en l'élevant au grade de grand-croix de la Légion d'honneur. Les événements ne permirent pas au vice-roi de faire approuver cette décision par l'Empereur, qui faisait alors l'immortelle & douloureuse campagne de France. Dans cette lutte héroïque contre l'invasion étrangère, Napoléon renouvela les exploits du général Bonaparte ; la gloire, les grands, les années n'avaient amoindri ni l'indomptable énergie de son caractère, ni la puissance de son génie militaire ; malheureusement, il ne retrouva pas, dans les généraux & les ma-

réchaux de 1814, les vaillants & habiles compagnons des luttes d'autrefois ; la plupart ne furent pas à la hauteur de la réputation que leurs anciens faits d'armes leur avaient si légitimement acquise.

Le 6 avril, Napoléon I^{er} signait son abdication & partait pour l'exil. Cette âme si puissamment trempée pouvait surmonter toutes les douleurs & vaincre l'adversité ; mais la plus poignante de ces souffrances était « de laisser si petite, cette France qu'il avait reçue si grande. »

Dix jours après, le prince Eugène concluait un armistice avec le maréchal Bellegarde & son armée se dirigeait vers la frontière de France, sous les ordres du général Grenier.

V. — LA RESTAURATION & LES CENT-JOURS.

Louis XVIII n'était pas encore entré à Paris que le général Verdier était mis en disponibilité, le 1^{er} mai 1814, & bientôt en non activité.

Cependant il fut nommé chevalier de Saint-Louis, & une ordonnance du 17 janvier 1815, confirmant la décision prise à son égard par le prince Eugène sur les bords du Mincio, lui décerna la grand-croix de la Légion d'Honneur.

L'ancien soldat de la République & de l'Empire ne voulut pas reprendre du service. Une année ne s'était pas écoulée depuis l'abdication de Fontainebleau, & l'Empereur s'évadait de l'île d'Elbe, évasion trop facile aux yeux de plusieurs des historiens qui ont sérieusement étudié la coalition des puissances européennes & la terreur que lui inspirait la présence de son redoutable adversaire dans la Méditerranée. Le 20 mars 1815, Napoléon remontait sur le trône & appelait auprès de lui les généraux & les soldats compagnons de ses gloires & de ses revers.

Verdier fut chargé, le 13 avril, du commandement de Marseille, en remplacement du général Grouchy ; le 28, il fut placé à la tête de toute la 8^{me} division, sous les ordres du maréchal Brune. Le 2 juillet, son nom figura sur la liste des membres de la Chambre des Pairs &, le 13, il s'excusa d'être

retenu loin de Paris par ses fonctions militaires, qui ne lui permettaient pas de prendre part aux travaux de ses collègues.

Ephémère organisation d'un pouvoir auquel la Providence n'avait accordé que cent jours d'existence !

Waterloo ! L'Empire tombe &, sous ses ruines, la vieille garde s'ensevelit impassible. La fortune a vaincu le génie & la France succombe sous le nombre de ses ennemis.

A cette nouvelle, la population de Marseille arbore la cocarde blanche & prend une attitude menaçante ; l'insurrection est imminente, un conflit semble inévitable. Verdier ordonne toutes les mesures de défense & se prépare à remplir le rigoureux devoir de faire respecter l'autorité. Mais il apprend que Toulon est menacé par l'armée austro-sarde & par la flotte de lord Exmouth. L'insurrection de Marseille n'est plus rien à ses yeux ; avant toute chose, il faut sauver le grand port militaire de la Méditerranée. Qu'importe le drapeau ! qu'importe la forme du gouvernement ! le devoir est là où le sol de la patrie est menacé de l'invasion.

Réunir ses troupes en toute hâte, marcher sur Toulon & conserver à la France une de ses meilleures places fortes, en évitant l'effusion du sang français dans les rues de Marseille, fut le dernier acte de la carrière militaire de ce vaillant enfant de Toulouse, qui avait fait si brillamment les immortelles campagnes de la République, du Consulat & de l'Empire.

Napoléon est monté à bord du *Bellerophon* & l'histoire, dans son inexorable justice, inscrira bientôt l'éternelle honte de l'Angleterre, l'exil de Sainte-Hélène, les atroces persécutions d'Hudson Lowe, le long martyre & la mort du plus grand homme des temps modernes.

Cette fois, c'est bien fini ! L'Angleterre ne lâchera pas sa proie, & la France envahie, vaincue, épuisée par sa gloire autant que par ses revers, semblera n'avoir rien appris & avoir tout oublié.

VI. — LES DERNIERS JOURS.

L'ordonnance royale du 1^{er} août 1815, qui avait annulé le décret d'organisation de la Chambre des Pairs des Cent-Jours, & un arrêté de mise à la retraite, en date du 4 septembre suivant, exclurent de la vie publique le général Verdier, à peine âgé de quarante-huit ans.

Comblé de gloire & d'honneurs, comte de l'Empire, grand-croix de la Légion d'honneur, commandeur de la Couronne de fer, le général, qui avait eu une dotation de cinquante mille francs de rente, était absolument sans fortune. Il rentra dans la vie privée, vivant modestement de sa pension de retraite, entouré de l'estime & de la sympathique considération de ses concitoyens, qui voyaient en lui l'un des plus dignes représentants de l'honneur & du courage militaires.

Pendant les premières années de la Restauration, Verdier, soupçonné de peu de sympathie pour le nouveau Gouvernement, vécut à Paris, demandant à la peinture le moyen de combattre les ennuis & la tristesse de l'inaction, véritable supplice pour les vieux soldats de la Grande-Armée. Que de fois le pinceau de l'artiste dut sembler lourd à cette main habituée à manier le sabre du guerrier ! Que d'efforts chez ce soldat pour reproduire, sans grand succès d'ailleurs, les scènes les plus importantes des glorieux combats auxquels il avait pris part !

Alexandre Dumas, venant tout jeune encore chercher à Paris un modeste emploi d'expéditionnaire, trouva un accueil chaleureux & plein de cordialité dans l'atelier de l'ancien compagnon d'armes de son père. Avec sa verve charmante, il a rappelé tous les détails de cette entrevue, dans la narration de ses débuts & des difficultés qu'il eut à surmonter pour devenir « un auteur dramatique. »

Vers la même époque, le général perdit la courageuse compagne qui l'avait suivi en Italie, en Egypte & en Syrie. Aux jours de repos, entre deux combats, la générale Verdier était la femme gracieuse & spirituelle qui rappelait les charmes de

la patrie absente ; aux jours difficiles des marches forcées & des batailles, elle se montrait l'épouse vaillante & forte de l'un des meilleurs compagnons de Bonaparte, soutenant par son exemple le courage des soldats & allant chercher les blessés ou les retardataires sous le feu des Arabes. Une peinture, qui laisse peut-être à désirer au point de vue artistique¹, a reproduit un de ses actes de dévouement. Pendant cette pénible traversée des sables de l'Egypte, sous les rayons ardents d'un soleil de feu, un malheureux grenadier avait perdu la vue & s'était égaré dans le désert ; la générale s'aperçut de son absence, & seule, bravant les embuscades dont l'armée était sans cesse entourée, elle courut à la recherche du soldat & le ramena à ses camarades, qui acclamèrent l'intrépidité de cette femme courageuse.

Après cette douloureuse épreuve, le comte Verdier quitta définitivement Paris, en 1825, & vint s'établir à Mâcon avec sa fille unique.

Aux événements de juillet, il fut nommé commandant en chef de la Garde nationale de Lyon ; mais une chute de cheval l'obligea, le 4 du mois suivant, à donner sa démission. Compris en 1831 dans le cadre d'activité de l'Etat-major général, il fut définitivement mis à la retraite le 13 août 1832.

Retiré auprès de sa fille qui était mariée à M. Maillot, membre du barreau de Mâcon, le comte Verdier était au déclin de la vie, à cet âge où l'homme n'a plus devant lui que l'incertain & douloureux avenir de la vieillesse & de ses infirmités. Il jette alors un regard sur le passé, & remontant le cours de son existence, il puise dans les souvenirs de sa carrière ce sentiment du devoir accompli, cette quiétude de conscience qui assureront le repos & le calme nécessaires à ses derniers jours. Le vieux général voyait se dérouler devant lui les grands événements politiques dont il avait été le témoin, ses nombreuses campagnes, ses brillants faits d'armes en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Egypte ; il se rappelait les grades & les honneurs si vaillamment conquis, récompenses glorieuses qui imposent à celui qui en est digne un redouble-

1. Le tableau est dans une des salles de la Mairie de Toulouse.

ment d'abnégation & de sacrifices ; mais il songeait aussi aux jours de son enfance, à la modeste demeure de son père dans cette ancienne capitale du Languedoc qu'il avait quittée depuis de si longues années.

Ses pensées se reportaient fréquemment vers Toulouse &, le 8 octobre 1835, il écrivit au Maire pour l'informer de son intention de léguer à sa ville natale, comme témoignage d'affection & d'attachement, les souvenirs de ses campagnes, ses insignes & ses brevets obtenus en combattant pour l'indépendance & pour la gloire de la France. Il voulait y joindre deux tableaux représentant : l'un, le combat du Bogaz de Damiette, qui lui avait valu un sabre d'honneur, & l'autre, la générale Verdier guidant un grenadier que le soleil d'Egypte avait subitement aveuglé.

Il mourut à Mâcon, le 29 mai 1839, à l'âge de soixante-douze ans, & ne laissa pas de testament.

VII. — SOUVENIRS MILITAIRES.

Reconnaissance de Toulouse.

Respectueuse des intentions dont le comte Verdier avait fait part au Maire de Toulouse ; M^{me} Maillet *consentit* à se dessaisir de l'*unique* fortune que lui avait laissée son père, les précieux témoignages de sa gloire militaire, mais elle demanda que la ville de Toulouse « élevât un monument quelconque, le plus simple possible, pour éterniser la mémoire d'un de ses enfants ».

Dans la séance du 8 mars 1841, le conseil municipal, présidé par le maire de Perpessac, affirma que cette libéralité n'était pas nécessaire pour que la ville « juste appréciatrice des talents du général, de son courage & de son amour pour la patrie, eût consacré le souvenir d'une si belle vie par des moyens impérissables. » Il accepta le don de M^{me} Maillet & détermina la place que devait occuper chacun des souvenirs du comte Verdier : les deux tableaux, dans la grande galerie du Musée ; le sabre d'honneur, les décorations & les brevets

dans les vitrines des salles du premier étage. Il décida en outre de donner le nom du général à l'une des nouvelles rues de Toulouse & de placer son buste de marbre dans la galerie des contemporains célèbres.

Après un concours entre les artistes toulousains, Griffoul-Dorval exécuta, en 1843, le buste de Verdier d'après le moulage d'une œuvre semblable faite par le célèbre Canova, pendant le long séjour que le général avait fait en Italie, à son retour d'Égypte. Ce buste est aujourd'hui dans le petit cloître du Musée.

Les murs de la salle des archives municipales, au Donjon du Capitole, sont ornés des divers brevets de notre héros.

Le nouveau musée Saint-Raymond possède les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur, les décorations de chevalier de Saint-Louis & de commandeur de l'ordre autrichien de la Couronne de fer, & le sabre d'honneur qu'il reçut de Kléber, après le combat du Bogaz de Damiette.

Cette arme a son histoire, qui la classe au nombre des souvenirs les plus glorieux des campagnes de la première République.

Dans sa lettre au Maire de Toulouse, le 8 octobre 1835, le général disait qu'après les premières campagnes d'Italie, ce sabre avait été décerné par le Directoire à Bonaparte, qui en avait fait don plus tard au général Kléber ; celui-ci, à son tour, le lui avait remis, au nom du Gouvernement, après l'affaire de Damiette.

Aucun texte officiel ne nous a permis d'établir exactement la date à laquelle le Directoire l'envoya au jeune vainqueur de l'Italie, à moins qu'il n'ait été joint à la récompense nationale accordant à Bonaparte & à Augereau les drapeaux français qu'ils avaient l'un & l'autre portés à la tête des troupes, à l'attaque du pont d'Arcole. L'affirmation du général Verdier & un examen attentif ne permettent pas de mettre en doute qu'il n'ait été donné à Bonaparte après les campagnes d'Italie & qu'il ne soit l'un des premiers, ou peut-être même le premier des sabres d'honneur décernés par le Directoire.

L'arme, d'un travail remarquable, est signée de Deheque & provient de l'ancienne manufacture de Klingenthal, en Alsace.

La garde, de bronze doré, est carrée & s'attache à un fort pommeau que termine un casque surmonté d'une tête de lion. A son point d'intersection avec la poignée, elle porte à chacune de ses faces une inscription gravée sur une plaque mobile d'acier; d'un côté, on lit : « Au nom du Directoire; » de l'autre : « Le Général en chef au général Verdier. » La lame damasquinée est ornée, à la partie inférieure, d'incrustations d'or représentant des trophées d'armes & des faisceaux.

Le fourreau, également de bronze doré, est rehaussé d'élégants rinceaux en relief. Dans le haut est gravée cette inscription : « Bataille du Monthabor, floréal an VII; » sur l'autre face : « Combat du Bogaz, 10 brumaire an VIII. » Au-dessous du bracelet inférieur des bélières, un bouclier maintenu par une écharpe recouvre en partie un trophée dans lequel figure un drapeau déployé; l'initiale B. est gravée sur le bouclier & le drapeau porte l'inscription *Bataille d'Arcole*. Enfin, sur la face opposée, une sphère & divers attributs sont surmontés d'une carte géographique indiquant le cours du Pô.

Le conquérant de l'Italie avait donc reçu cette arme après l'une de ses plus brillantes victoires de la campagne de 1796. Au moment de son départ pour l'Égypte, Bonaparte, qui tenait à s'attacher le général Kléber, lui annonça de Toulon, le 24 floréal an VI (13 mai 1798), qu'il lui envoyait un sabre « comme marque d'estime & d'amitié. J'y mets une condition, ajoutait-il, c'est que vous vous en servirez les jours d'affaire. »¹

Kléber, devenu général en chef de l'armée d'Égypte, demanda au Directoire un sabre d'honneur pour Verdier, victorieux au combat du Bogaz. Les communications avec la France étaient difficiles; la réponse du Gouvernement pouvait se faire attendre longtemps; Kléber n'avait plus pour Bonaparte l'admiration enthousiaste qu'il lui exprimait au pied des Pyramides, après la défaite des Mamelucks; il ignorait enfin la chute du Directoire & l'établissement du Consulat. Les inscriptions commémoratives furent changées & le sabre passa aux mains du général Verdier, qui le porta avec gloire, pendant quinze ans, sur tous les champs de bataille de l'Europe.

1. Correspondance de Napoléon I^{er}, tome 1.

Jalouse de faire jouir la ville de Toulouse des précieux souvenirs qu'elle était à juste titre fière de posséder, M^{me} Maillot, née Verdier, avait été touchée des mesures adoptées par la municipalité pour immortaliser la mémoire de son père.

Avant sa mort, elle voulut compléter le don généreux qu'elle avait fait en 1841 &, par disposition testamentaire du 14 avril 1871, elle légua à la ville un camée de son père avec les bustes du général & de M^{me} Verdier, faits par Canova¹. Le camée est au musée Saint-Raymond ; les bustes, qui ont une réelle valeur artistique, sont relégués dans l'une des galeries du Musée.

La carrière si glorieuse de Jean-Antoine Verdier méritait peut-être un témoignage plus éclatant du désir de perpétuer à Toulouse la mémoire de l'un des hommes illustres que les jeunes générations doivent prendre comme exemple de courage & de patriotisme.

Ses souvenirs sont épars dans plusieurs établissements publics ; quelques-uns sont presque oubliés & disparaissent sous une poussière à demi-séculaire. Il y a plus encore : les décisions adoptées par le Conseil municipal de 1841 & approuvées par le préfet Floret, ne sont pas encore entièrement exécutées. Aucune rue, aucune place ne rappelle le nom du vaillant dont nos annales militaires ont enregistré les actions d'éclat dans une série de vingt campagnes consécutives.

A l'attaque du camp de Llers comme à Lonato, dans les plaines de Castiglione & de Bassano comme sur le pont d'Arcole, sous les murs de Saint-Jean-d'Acre & aux plages de Damiette comme sur les remparts de Saragosse & dans les tranchées devant Girone, à Friedland, à Polosk & sur les bords du Mincio, Verdier a inscrit son nom aux plus belles pages de notre histoire militaire.

La France ne l'a pas oublié. En acceptant les généreux sacrifices de ses soldats qui vont combattre & mourir sur les champs de bataille pour son indépendance ou pour sa gloire, la patrie prend l'engagement d'honneur d'immortaliser leur mémoire. Elle a payé sa dette en élevant un gigantesque mo-

1. Lettre de M. Maillot au Maire de Toulouse, du 22 mars 1841 (Arch. m^{les}).

nument au courage de ses enfants &, sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, le nom de Verdier occupe une place vaillamment conquise parmi ceux des trois cent quatre-vingt-six guerriers qui ont porté si haut le renom, la grandeur & la puissance de la France.

Toulouse s'est montrée moins reconnaissante, puisqu'elle n'a pas encore rempli l'un des engagements formels pris, il y a déjà cinquante ans, à la suite d'une libéralité qu'elle avait *sollicitée* de la famille du général Verdier. Elle est d'habitude plus empressée : en toute circonstance, elle témoigne de la légitime fierté que lui causent tous les succès de ses enfants & presque jamais elle n'a manqué l'occasion de conserver la mémoire de ces grandes personnalités qui se sont élevées par leur valeur, en illustrant leur nom, leur famille & leur ville natale.

Un concours de circonstances spéciales peut seul être cause de l'oubli sûrement involontaire d'une obligation solennellement contractée. En le réparant, la ville de Toulouse accomplira un devoir & rendra justice à la mémoire de l'un de ses plus vaillants soldats, le compagnon d'armes de Pérignon, de Dupuy, de Caffarelli & de tant d'autres généraux célèbres.

Il y a un siècle aujourd'hui, un enfant du peuple s'engageait comme volontaire dans l'un des bataillons de la Haute-Garonne; cinquante ans après, le fils du modeste artisan toulousain mourait sans fortune, après avoir atteint le faite de la hiérarchie & des honneurs militaires. Un courage à toute épreuve, une inépuisable abnégation, le plus pur patriotisme, joint à un désintéressement absolu, résument la glorieuse carrière de notre illustre concitoyen.

En retraçant cette existence si bien remplie, nous n'avons eu d'autre but que de faire revivre un instant la mémoire trop oubliée du fils de l'ouvrier toulousain, de Jean-Antoine Verdier, le volontaire de 1792, l'un des héros de notre grande épopée militaire.

ANNEXES.

I.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

ARMÉE D'ITALIE.

Division n° 2.

Au quartier général de Vérone, le 14 brumaire
an VI^{me} de la République française, une & in-
divisible

*Verdier, général de brigade, à l'administration muni-
cipale de la commune de Toulouse.*

Citoyens,

C'est avec une vive satisfaction que je m'empresse de vous donner pour nouvelle certaine qu'enfin la maison d'Autriche a été forcée, non seulement de reconnaître la souveraineté & l'indépendance du peuple français, mais encore la République cisalpine formée d'une des meilleures provinces de ses États par les armes françaises & par l'esprit d'indépendance qui a toujours accompagné l'armée d'Italie.

L'ordre du jour de l'armée d'aujourd'hui porte la ratification du traité de paix fait à Udine par le général Bonaparte entre la République Française & l'Empereur, & une résolution qui dit qu'il y aura une armée d'Angleterre, sous les ordres du général Bonaparte. La gloire dont s'est couverte ce grand homme, dans ses campagnes d'Italie, nous est un sûr garant que bientôt ces fiers Anglais, qui ont osé prétendre à la souveraineté suprême, rabattront de leurs folles prétentions, en recevant le juste châtimement que méritent leur politique infernale & la prodigalité de leurs guinées qui, j'espère, serviront d'ici à peu de temps à un plus noble emploi.

Les soldats de l'armée d'Italie l'ont tous juré, & vous savez que leurs serments ne sont pas vains; ils veulent la République démocratique & indépendante & ils l'auront, car il n'est point un d'eux qui ne soit prêt à tout genre de nouveaux sacrifices pour faire adopter à ces insulaires des sentiments plus humains & plus pacifiques.

Lorsque les rochers escarpés des Alpes, les passages des plus grands fleuves, les montagnes arides du Tyrol, de la Carinthie & le golfe Adriatique n'ont point été des obstacles qui aient résisté à leur valeur, on ne doit point mettre en problème si le court passage de la Manche en sera un, & certes, lorsque la Grèce a vu nos armées triomphantes, la Grande-Bretagne pourra bien voir nos phalanges victorieuses. Guerre aux Anglais de tous les pays, voilà le cri général de l'armée d'Italie.

Vous avez aussi des Anglais. Unissez-vous à nous pour leur faire la guerre, mais une guerre terrible! (la guerre à mort). Ceux-là sont encore plus coupables, car bien souvent ils empruntent le masque répu-

blicain pour assassiner la République, en vivant au milieu des patriotes Démasquez-les, écrasez-les, continuez à faire respecter les lois & le Gouvernement, & vous ajouterez par là au titre honorable qu'on vous a déjà donné, celui de vétérans de la Révolution.

Votre concitoyen : Signé : J. A. VERDIER.

II.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Au quartier général du Kaire, le 18 brumaire an VIII
de la République Française.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Kléber, général en chef, au général Verdier.

Je reçois votre lettre du 15, mon cher général. Quand vos Turcs vous disent qu'ils sont indépendants de l'armée du Grand Vizir, il faut les regarder comme des imbéciles & n'en rien croire. Quand ils vous disent que l'armée de Syrie n'agit point, ils n'en sont pas plus instruits. En tous cas, envoyez-nous ici tous les officiers; gardez 200 des autres à Lesbeh & envoyez le reste au général Menou pour les forts d'Alexandrie.

Les trophées de votre victoire sont arrivés hier soir à Boulac, où ils font quarantaine.

Je suis fort aise d'une manière que Morand ait été obligé de courir après Smith à Jaffa; il nous en apportera des nouvelles.

Je partage votre opinion & pense fermement que vous aurez encore une descente à repousser, mais cette fois ce sera sur le point de Thinet ou Amfarege ou Bourlos. Tâchez de vous en tirer aussi glorieusement qu'à la première & vous me déterminerez à faire ce que je n'ai pas osé encore.

Vous avez très bien fait d'envoyer café & sucre au commandant Turc. C'est toujours le cas d'être courtois & généreux, & vous ne sauriez à cet égard agir avec trop de générosité. Quant aux prisonniers, qu'il vous fasse connaître quels sont ceux qu'il a en son pouvoir & rendez-lui grade pour grade & homme pour homme, plus trois en sus pour un pareil nombre que le Grand Vizir nous a renvoyés.

Le Directoire Exécutif me charge de vous présenter un sabre; on s'en occupe. Je m'empresse de vous l'envoyer dès qu'il sera fini & j'espère que vous le recevrez du même cœur que je vous l'offre.

Je vous salue. — Signé : KLÉBER.

J'ai prévenu vos besoins en renfort & agi en conséquence.

Archives municipales. — Affaires municipales, Reg. 7.

